

de si bon cœur, étaient maintenant tristes; plusieurs même pleuraient.

On détacha la tête de l'ours avec la peau enroulée et on la plaça devant les dieux, on la para comme on l'avait déjà fait. Une nouvelle libation eut lieu. La cérémonie terminée, on enleva la peau de la tête, à l'exception des narines et des oreilles. On fit ensuite un trou du côté droit de l'occiput (chez l'ours mâle c'est du côté gauche); c'est pour extraire le cerveau. Celui-ci fut aussitôt partagé dans des tasses et bu tout mélangé de saké. La tête vide fut remplie de copeaux en bois enroulés en spirale. Les yeux furent détachés et la graisse orbitaire qui y était, arrachée à belles dents et mangée par le jeune *Aino* qui faisait fonction de boucher. On remplaça les yeux entourés de copeaux dans les cavités oculaires. La cavité buccale fut remplie de feuilles de bambou, enfin la tête fut ornée extérieurement de nombreuses spirales en bois. Pendant tout ce temps les femmes exécutaient des danses auxquelles s'associaient une partie des hommes. Puis on enroula de nouveau la tête dans la peau et on plaça le tout devant les dieux, ainsi que le glaive, le carquois, l'*inabo* et le bois qui avait servi à étrangler l'animal. Après une autre libation, on attacha la tête sur une perche d'environ deux mètres de hauteur, élevée devant les dieux. La perche était pourvue à son extrémité d'un *inabo* avec des feuilles de bambou. Sous la tête on fixa en croix le bois avec lequel on avait tué le carnassier; on y suspendit le sabre et le carquois qui restèrent environ une heure, puis une nouvelle et dernière libation, à laquelle prirent part les femmes termina la fête.

La nuit était arrivée, et il fallait songer au retour. En prenant congé de la société, je vis tout le monde se rassembler encore une fois devant les dieux et recommencer les danses. Nous fûmes accompagnés pendant quelques instants par les principaux chefs de la localité, et entr'autres par l'*Otma* et un *Aino* d'Oshamambé. Les autres invités s'amusèrent encore à boire le reste du saké et prirent sur place leur repos, pour recommencer au point du jour la célébration de la seconde journée de la fête.

Le lendemain à l'aube, je reprenais mon bâton de voyage.

ÉTUDE

SUR

LES SAKAIES DE PERAK

(PRESQU'ILE DE MALACCA)

PAR M. J. ERRINGTON DE LA CROIX

Ingénieur civil des Mines, chargé d'une mission scientifique en Malaisie.

Au mois d'août 1880, je débarquais à Perak avec mon ami M. Brau de St-Pol-Lias. Nous venions, pendant cinq mois, d'explorer la côte d'Atjeh (Sumatra) et nous avions été attirés à Perak par une fort aimable invitation du résident anglais, M. Hugh Low, qui nous engageait à venir visiter les fameux gisements d'étain de la presqu'île.

Un mois plus tard, mon compagnon de voyage me quittait pour retourner à Sumatra, et je commençais l'exploration du pays si neuf et si intéressant qui s'ouvrait devant moi.

Les notes qui suivent ont été recueillies pendant un séjour de sept mois dans cette contrée qui n'est pas toujours d'un accès très facile, mais que j'ai pu parcourir en tous sens, grâce à l'extrême bienveillance et à l'appui infatigable que n'a cessé de me prodiguer M. H. Low. Qu'il me soit permis de lui adresser ici mes plus sincères remerciements, ainsi qu'à tous les fonctionnaires anglais qui m'ont si gracieusement accueilli et aidé dans ma tâche.

Situé sur le détroit, entre Malacca et Poulo Pinang, l'État de

équatorial dans toute sa fertilité. Une jungle épaisse et impenetrable aux rayons du soleil couvre la terre ; c'est un amas de ronces, d'herbes, de lianes enchevêtrées qui vont s'accrocher aux branches voisines, et au-dessus de cet entassement, le dôme de toute leur hauteur, de grands arbres de quarante à cinquante mètres piquent droit vers le ciel, cherchant la lumière et l'air. Leurs grandes branches viennent baigner leurs extrémités dans l'eau de la rivière, ou parfois forment une véritable voûte au-dessus de nos têtes.

Par-ci par-là, des sentiers de bêtes sauvages viennent à se croiser au cours d'eau, sentiers d'éléphants, de rhinocéros, de cerfs, de sangliers, de tapirs à selle blanche, et surtout de buffles qui parcourent les vallées voisines et ont donné leur nom à la rivière.

A chaque instant un énorme tronc d'arbre tombé en travers d'un rapide vient obstruer la route, il faut passer d'une façon périlleuse d'une autre et nous nous voyons souvent contraints de porter nos canots à bras par-dessus l'obstacle, car la forêt est trop épaisse pour nous permettre de longer la rive.

De temps à autre nous apercevons sur les bords de petites huttes ou plutôt des hangars de feuillage, ce sont des stations des Sakaïes ; leurs engins de pêche sont accrochés aux montants de la hutte, mais nous ne voyons aucun être humain.

Après deux jours de voyage employés à franchir d'innombrables rapides, nous arrivons enfin au Kampong Langkore, le seul plein pays sakaïe.

Au point de vue topographique, le sol est assez accidenté et offre une série de petites plaines ou vallées qui contournent de petites collines calcaires de peu d'élévation et dont les plus apparentes du point où nous sommes, sont : Gounong¹ Plias, qui domine le Kampong Langkore, Gounong Djalong, Gounong Asal, Tchangkat² Terkam et Tchangkat Tchangong. Le Kampong Langkore malgré son titre un peu prétentieux de village, ne consiste qu'en une seule et unique habitation malaise, appartenant à Toh-Pan Kou Mouda, le pangoulou de Lasah ; c'est pour lui un pied-à-terre

¹) Gounong : montagne.

²) Tchangkat : colline.

une sorte de comptoir où il vient entrer en relations avec les Sakaïes et faire avec eux des opérations commerciales et même agricoles.

Un village habité par des *orangs-outane* et qui porte le nom de Kampong Tchabang, est situé à une petite distance de là, en amont de la rivière. Il se compose d'une douzaine de cases, qui s'élèvent au milieu d'une clairière pratiquée sur le bord du cours d'eau.

C'est un véritable défrichement ; la jungle a été arrachée sur une superficie d'environ deux hectares ; de tous côtés de grands arbres jonchent le sol et dans les parties restées libres on a planté du riz ; par-ci par-là s'élève une espèce de potence à laquelle sont attachés des morceaux de bambou que le vent agite et fait résonner. Ce sont des épouvantails pour effrayer les nombreux ciseaux qui viennent piller les rizières. Lorsque le vent n'est pas assez fort pour les agiter, les indigènes les secouent eux-mêmes au moyen de cordes ou de lianes qui viennent toutes converger à un abri central où se tient continuellement un veilleur ; l'on dirait un réseau de fils télégraphiques. Le même appareil sert à effrayer les éléphants sauvages qui, eux aussi, sont une véritable plaie pour les plantations en forêt.

Nous sommes reçus par le chef de la tribu, « Bah-Itaug, » qui nous fait entrer dans l'une des cases, la plus grande de toutes.

Elle est construite sur des pieux et mesure 10 mètres sur 5 mètres. Le plancher en écorce aplatie est élevé de un mètre environ au-dessus du sol. Les parois et le toit à double pente consistent également en larges bandes d'écorce et constituent un excellent abri contre les pluies diluviennes de la saison humide. Un tronc d'arbre entaillé fait office d'échelle et donne accès à l'intérieur de l'habitation.

Au milieu de la pièce unique est disposé un foyer fait d'une épaisse couche d'argile maintenue par un cadre en bois. C'est le *dapor* ordinaire que l'on retrouve dans toutes les maisons malaises. Quelques pots et divers récipients renfermant des provisions sont accrochés aux parois.

Les autres huttes sont construites sur les mêmes principes

Les mêmes traces de métissage se retrouvent du reste dans les traits du visage, aussi me suis-je attaché à examiner surtout les individus présentant un type *pur*.

Chez ceux-ci la coloration de la peau est le chocolat clair. Le nez est épâté, mais sans excès. La bouche n'est pas aussi grande que chez les Malais, mais plus lippue, la forme en est quelquefois fort agréable. Les dents sont magnifiques et non taillées ainsi que cela se pratique dans d'autres tribus sauvages. Les yeux sont d'un brun foncé ou noirs, très beaux chez les femmes surtout. La racine du nez est déprimée et les arcades zygomatiques assez saillantes. Le menton est petit et rond. Les épaules sont larges et carrées et le développement des muscles de la poitrine, des bras et des jambes indique que ces Sakaïes sont doués d'une force peu commune. Les pieds et les mains sont relativement grands.

Le système pileux est peu développé sur la face; la plupart sont imberbes, mais les plus vieux ont une petite moustache et quelques poils sous le menton.

Tous ces individus paraissent jouir d'une bonne santé, sauf trois ou quatre qui sont atteints d'une maladie de peau épouvantable qui leur a fait sur tout le corps comme une armure de caillles.

Quelques-uns ont des ulcères aux jambes, provenant sans doute de quelque blessure dans la jungle, et presque tous portent des callosités aux rotules, dues évidemment à leur habitude de s'appuyer sur les genoux lorsqu'ils s'accroupissent à terre.

Quoique leur physionomie ait un air de gravité et de tristesse, elle n'en est pas moins agréable et certainement plus sympathique que celle des Malais.

Caractères linguistiques. — Ils parlent un idiome absolument différent de tout ce que j'ai entendu jusqu'ici. Leur chef cependant comprend le malais, ce qui nous permet de recueillir les mots les plus usuels.

Dans la liste de mots qui suit je donne le mot malais en regard afin de bien indiquer la différence qui existe entre les deux langues :

FRANÇAIS.	MALAIS ¹ .	SAKAÏE.
Homme.	Orang.	Sak.
Femme.	Orang prampouane.	Kedol.
Epoux.	Laki.	Toh.
Épouse.	Bini.	Kedol.
Mère.	Ma.	Eang.
Père.	Bapa.	Bou.
Enfant.	Anak.	Kouad.
Œil.	Mata.	Mad.
Nez.	Idong.	Mer.
Langue.	Lida.	Lanlay.
Dents.	Gugui.	Moine.
Pieds.	Kaki.	Joug.
Ventre.	Prouit.	Eg.
Éléphant.	Gadja.	Atlène.
Rhinoceros.	Badak.	Agube.
Cerf.	Roussa.	Penzuine.
Sanglier.	Bati.	Tekanga.
Serpent.	Oular.	Tadjou.
Poisson.	Ikane.	Kâh.
Pouie.	Ayane.	Manok.
Œuf.	T-lor.	Lâp.
Oiseau.	Bourong.	Tchap.
Fourmi.	Smout.	Nieb.
Moustique.	Niamok.	Sébég.
Mâle.	Djantang.	Babeu.
Femelle.	Bettina.	Babo.
Montagne.	Gounong.	Djélmol.
Rivière.	Soungi.	Tou.
Forêt.	Outane.	Massrôp.
Arbre.	Cayou.	Djehon.
Racine.	Akor.	Tenatak.
Feuille.	Duoune.	Sela.
Graine.	Bidji.	Kébeu.
Fruit.	Boua.	Boua ?
Riz.	Brass.	Tcharoye.
Banane.	Pisang.	Flour.
Cire.	Liline.	Keloye.

¹) Nous avons écrit les mots malais comme ils se prononcent. Il eût été peut-être plus logique de nous rapprocher autant que possible de l'orthographe en caractères arabes, ainsi que le font les Anglais et les Hollandais.

²) Les mots écrits en italique sont communs aux deux langues.

« C'est tubercule's-pouvant être rendus comestibles par une longue
 « tion dans la terre et des préparations culinaires qui tirent plus de
 « Mais on ne peut jamais parvenir, parait-il à rendre mangeable l'
 « de Lamorphophallus : ce dernier étant du reste considéré comme
 « sans le poison le plus violent par son mélange avec le suc de l'ipoc
 « extrait de la tige cause sur la peau une forte irritation. »

Toutes ces expériences prouvent surabondamment que
 substances vénéneuses, fabriquées par les orang's-ouangs
 des plus énergiques.

Ils ne se servent pas indifféremment du même poison
 tous les animaux. Leurs carquois renferment une colle
 fleches plus ou moins empoisonnées et portant des man
 ferenes, de telle sorte qu'ils peuvent toujours choisir
 qui convient le mieux à un moment donné, de même qu'un
 seur choisit dans sa gibierne la carlotte convenable.

Ainsi armés ils ne craignent pas d'attaquer les hôtes les
 terribles de leurs forêts, les tigres et les rhinocéros.

Pour tuer les éléphants ils emploient parfois, me dit-on, un
 côté tout particulier. D'une agilité extrême à circuler dans
 jungles les plus épaisses, ils parviennent à approcher des
 maux sans éveiller leur attention. Ils se postent derrière l'ind
 et au moment où l'énorme bête lève en marchant l'une des
 bes de derrière, ils lui enfoncent dans la plante du pied, un
 ceau de bambou très effilé. L'éléphant, l'un des animaux les plus
 timides qui existent, terrifié par cette attaque se précipite
 cipite droit devant lui, et dans une course éhénée achève de
 forcer le dard introduit dans son pied. Au bout de quelques
 jours, la blessure a déterminé un abcès, l'animal finit par se
 gner, se couche sous un arbre et attend sa guérison en s'éventant
 avec des branches d'arbres; mais les Sakaias qui l'ont sur
 piste l'ont rejoint et abrités derrière un arbre lui envoient
 fleches empoisonnées dans une partie vulnérable, ordinairement
 dans l'œil, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

C'est ainsi qu'ils se procurent l'ivoire qu'ils revendent ensuite
 aux Malais.

Leur nourriture consiste en fruits qu'ils vont cueillir dans la
 forêt, en *obis* (tubercules sauvages), en animaux qu'ils tuent
 à la chasse. Ils se livrent aussi à la pêche. Ils sont fort habiles à
 fabriquer des nasses et autres engins, et ont, sur les nombreuses
 rivières qui sillonnent leur pays, des stations de pêche où ils
 s'arrêtent dans le cours de leurs péripétrations.

Ceux qui fréquentent les Malais se nourrissent accidentelle-
 ment de riz et de poutes.

Depourvus d'instruments de fer, ils ne peuvent, à l'instar de
 leurs voisins, creuser des troncs d'arbre et fabriquer des canots.
 Forcés parfois de naviguer sur les rivières, ils se contentent
 alors de construire à la hâte un radeau de bambous reliés
 entr'eux par du rotan ou des lianes, mais ils ne voyagent par eau
 que pour descendre les courants. Paresseux par nature, ils ne
 peuvent pas s'astreindre au dur labeur de remonter les rapides;
 arrivés à destination ils préfèrent abandonner leur radeau et
 revenir à pied à travers la forêt.

J'ai souvent rencontré de ces radeaux abandonnés devant au
 fil de l'eau.

Dans leurs promenades à travers la jungle, ils portent leurs
 provisions ou le produit de leur chasse, dans une petite hotte,
 en rotan artistement tressé, qu'ils fixent sur leur dos au moyen
 de lanieres décorées qui font le tour des épaules.

Ils vont ainsi au milieu de fourrés impénétrables pour tout
 autre, chercher les produits de la forêt, les gommes, les résines,
 les guttas, le caoutchouc, la cire, le miel, l'ivoire, les cornes de
 rhinocéros, qu'ils reviennent ensuite échanger avec les Malais
 non pas contre de l'argent comptant, mais contre des étoffes, du
 sel, des objets d'un usage domestique, etc., et certes ce ne sont
 pas les russes Malais qui perdent à l'échange.

Ceux que nous voyons aujourd'hui au Kampong Tehabang sont
 employés à cultiver la rizière pour le compte du pangoutou, mais
 il m'est impossible de savoir dans quelles conditions ils travail-
 lent pour lui.

Leur chef, Bah-llang, a évidemment un intérêt majeur dans
 la transaction et peut-être aussi par crainte des Malais présents,